

On lit dans l'Echo du Nord :
 « Dimanche a été tenue, dans le grand sa'on de l'Hôtel-de-Ville, une première réunion des membres organisateurs de la cavalcade de Juin prochain. Une centaine de jeunes gens y assistaient, et nous constatons avec plaisir que cet empiètement est d'un excellent augure pour la réussite de la fête.

» M. le maire présidait cette réunion ; après en avoir exposé le but, il a prié M. Jules Scrive, le président de la dernière cavalcade, de vouloir bien reprendre des fonctions auxquelles l'appellent surtout son dévouement et son aptitude. A côté de M. J. Scrive est venu se placer M. Longhaye, qui, lui aussi, a présidé de semblables fêtes ; et nous applaudissons avec toute l'assemblée au choix de ces deux noms : ils sont un sûr garant du succès, car ils donneront à tous l'ardeur et la foi, ces deux sentiments avec lesquels on fait des prodiges.

» Une commission de vingt-cinq membres a ensuite été nommée parmi les personnes présentes ; sept officiers appartenant au 1^{er} dragons, à l'artillerie et aux régiments de ligne, ont bien voulu accepter les fonctions de commissaires, et cela est d'autant plus heureux, que leur présence nous promet le concours de la garnison, comme nous l'avions obtenu en 1852.

» M. Longhaye a pris ensuite la parole et a développé fort habilement le but de la fête. Il s'agit de la création d'un fonds destiné à secourir, éventuellement ou à titre de pension, les invalides du travail. Aucune question, peut-être, ne pourrait aujourd'hui attirer plus de sympathies que celle qu'a soulevée M. Longhaye. Secourir l'ouvrier blessé, dont le travail est momentanément interrompu ; pensionner l'ouvrier qui a perdu un bras ou quelques doigts de la main : tel est le but nouveau, qui n'existait pas lors des créations admirables qui nous sont restées des bienfaiteurs de notre ville, mais qui a aujourd'hui sa raison d'être dans le développement de l'industrie et dans les nombreux ateliers de tous les corps d'état qui se trouvent dans notre ville.

» Depuis le contre-maître de tissage jusqu'au pauvre manœuvre de maçon, tout ce qui porte la blouse du travail et la livrée de l'artisan aurait droit à sa part des ressources de l'œuvre ; c'est en dire assez à notre population pour qu'elle apprécie la valeur des efforts qui vont être tentés.

» La cavalcade prochaine ne sera certes pas la seule ressource de la caisse des invalides du travail ; les dons particuliers, qui souvent s'égarent par ignorance ou habitude, y abonderont ; la bienfaisance de notre ville, sagement dirigée et dans un but si louable, ne lui fera pas défaut ; quêtes, produits de concerts, tout viendra ajouter au but commun, et nous verrons en même temps fonctionner les œuvres bienfaisantes du passé et les œuvres bienfaisantes du présent, qui ouvriront largement la porte à celles de l'avenir.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.
 NAISSANCES.

Du 15 au 21 mars 1858, 30 garçons, 19 filles.

DÉCÈS.

15 mars. — Célestin-Joseph Delattre, 65 ans, tisserand, époux d'Augustine Desbarbieux, Trois-Ponts. — Charlotte-Joséphine Florin, 35 ans, marchande modiste, épouse de Céler-Adolphe-Désiré Letombe, place Notre-Dame. — Amand-Désiré-Joseph Pollet, 55 ans, tisserand, veuf de Fideline-Joseph Mesplon, carrière du Moulin. — Augustine-Joseph Farvacques, 74 ans, journalière, veuve de Jean-Baptiste Dujardin, Hôpital.

J'ai revu la gardeuse de vaches tous les jours pendant près d'une année, sans que j'aie jamais eu la pensée de lui parler. Un jour seulement, je ramenai une des vaches qui s'était échappée ; elle me remercia dans ce doux patois agenais que notre Jasmin seul sait encore parler, et je me dis : c'est du grec. Peu s'en fallut que je ne lui répondisse par un vers du Polyphème. Elle cessa enfin de venir à la Fonte-Rouge. J'ai toujours supposé que ma Galathée avait épousé quelque Polyphème de charnu. Son absence m'attrista, mais c'était une tristesse singulière : il me semblait que si j'avais pu la remplacer par une naïade sculptée, autour de laquelle auraient tourné les mousses et les lierres, je ne l'aurais plus regrettée. Ce qui m'affligeait, avant tout, c'était de voir l'harmonie du site dérangée et le groupe incomplet. Ce n'était pas, je vous le répète, l'amour d'une femme que je ressentais, mais bien l'amour du paysage.

Cet amour bizarre, loin de s'atténuer, ne fit qu'augmenter avec l'âge ; j'étais parvenu à une connaissance minutieuse des plus légers accidents du sol ; j'avais dans ma mémoire la carte pittoresque des environs de Castelmoren. Si le temps ou la main de l'homme dérangeait le plus petit fragment de rocher, effaçait le sentier le plus imperceptible ; si le caprice d'un père détournait le plus mince filet d'eau, si la dent des chèvres rongeaient quelques buissons, quelques cythises, j'éprouvais une tristesse, une inquiétude maladives, je devenais brusque ou taciturne ; et si les poètes de l'antiquité m'eussent enseigné les paroles fatales de leurs magiciennes, j'aurais jeté un sort sur les troupeaux et sur les bergers qui ne respectaient pas mes sites chéris.

Mon père, le ministre, mourut. Son traitement

16 mars. — Henriette-Augustine Parent, 31 ans, marchande d'étoffes, épouse de Pierre-Etienne-Valentin Lepère, place de la Liberté.

17 mars. — Edouard Cappellet, 52 ans, serrurier-mécanicien, veuf de Virginie Benoit, Fosse-aux-Chênes. — Sophie-Adèle Beccart, 31 ans, ménagère, épouse de Fidèle-Amand Ramon, rue de l'Alouette.

18 mars. — Auguste-Joseph Lerouge, 39 ans, marchand cabaretier, époux de Louise-Charlotte Goube, Tilleul.

19 mars. — Charles-François Vandaele, 40 ans, journalier, époux de Dorothee dite Augusta Gille, Hôpital. — Marie-Joséphine-Charlotte Delobel, 67 ans, ménagère, veuve de Jean-Baptiste Beaucarne, rue St-Honoré.

21 mars. — Michel-Joseph Dubois, 77 ans, marchand de légumes, époux de Rosalie-Joseph Lesaffre, fort Demessine (Fontenoy).

Plus 6 garçons et 6 filles, décédés au-dessous de l'âge de 7 ans.

LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

Compositions du 9 mars 1858.

- Logique scientifique.—Physique. 1 Boyenval, 2 Barrois, 3 Donzé.
- Logique littéraire.—Mathématique. 1 Dutilleul.
- Rhétorique scientifique.—Mathématiques.— 1 Guillaume, 2 Gruson, 3 Bouchery, 4 Dufay.
- Rhétorique littéraire.— Discours latin.— 1 Regnault, 2 Meert.
- Seconde.— Histoire.— 1 Bellet, 2 Broudehous, 3 Defrance, 4 Vandewinckele.
- Troisième littéraire.—Thème grec. 1 Beurrier 2 Catel, 3 Ducrocq.
- Quatrième.— Histoire et Géographie. 1 Deledicque, 2 St-Leger, 3 Brédart, 4 Pierra.
- Cinquième.— Histoire.— 1 Wartel, 2 Spriet, 3 Leclercq, 4 Relof.
- Sixième.—Français. 1 Desrousseaux. 2 Obin.
- Septième.— Histoire. 1 Petitbon, 2 Guffroy, 3 Smet-Jamart, 4 Derenty.
- Huitième.— Histoire. 1 Brochard, 2 Herbin, 3 Bonzel, 4 Claro.
- Commerce (1^{re} année). — Mathématiques.— 1 St-Bonnet, 2 Gaudron, 3 Lammers, 4 Tireur.
- Commerce (2^e année). — Mathématiques.— 1 Godin, 2 Vermeulen, 3 Druet, 4 Fosset.
- Commerce (3^e année). — Chimie. 1 Duquesnay, 2 Cuenin, 3 Lebaigue, 4 Mourmant.

Le procteur, E. PETITBON.

Tous les journaux de Paris ont fait l'éloge du système employé par M. Rarey pour dompter les chevaux les plus rebelles.

Nous empruntons au journal la Presse de nouveaux renseignements que nous croyons utile de publier :

Après une série d'expériences dont nous allons parler, M. Rarey a fait afficher au Tattersall, devant une assemblée nombreuse d'hommes compétents, l'ouverture d'une souscription dont voici les termes :

Chaque souscripteur s'engage à payer une somme de 250 francs, et dans deux mois, si la liste ne présente pas moins de cinq cents souscripteurs, un contrat se trouvera formé au moyen duquel M. Rarey s'engage à donner à chacun d'eux une leçon d'une heure, qui le mettra à même de connaître et d'employer son secret ; si dans le premier mois la liste atteignait le chiffre de mille souscriptions, M. Rarey commencerait immédiatement la divulgation de son procédé. Dans l'intervalle, il va régler des conditions semblables et prendre jour avec l'Angleterre et l'Allemagne.

forrait à peu près tout son revenu. Il fallut songer à y suppléer ; je résolus d'aller à Paris passer quelques années pour y prendre mes grades comme maître en pharmacie. Je dis à mes sœurs :

« Nous sommes pauvres ; adieu ! je vais faire fortune pour nous tons. »

Les voisins me dirent :
 « C'est bien ; il n'est pas bon qu'un jeune homme passe sa vie à rêver creux. Vous connaissez les plantes et les minéraux, allez à Paris, étudiez, et vous nous reviendrez savant et pharmacien. »

Je les remerciai et les assurai que c'était là mon projet.

Un matin donc, je pris ma besace et mon pieu ferré, les voisins m'accompagnèrent jusqu'à la porte de la ville, on me souhaita un heureux voyage, et je partis.

Dès que j'eus fait une centaine de pas du côté de Roussanes, je tournai la tête et je regardai les tourelles de Castelmoren, qui s'enfonçaient à l'horizon. Je me sentis ému. Cependant je fis encore quelques pas ; puis je tournai la tête. Je ne vis plus que la girouette ; mais le gazouillement de la fontaine qui coule au pied de la terrasse arrivait clair et argentin à mon oreille. Alors je m'assis sur un arbre renversé. Le ciel était d'une limpidité printannière, mais il me sembla le voir gris et nuageux et qu'une tempête se préparait. « Assurément, me dis-je, je me mettrai en route aussi bien demain qu'aujourd'hui. » Et incontinent je regagnai la ville. A chaque pas mon cœur se sentait plus léger. Mes sœurs jetèrent un cri de joie en m'apercevant. Je leur annonçai la tempête ; elles m'assurèrent qu'elle serait terrible là-bas, là-bas. On entra de suite les oranges en fleurs, crainte

C'est donc une somme totale de 500,000 francs environ que M. Rarey veut être assuré d'obtenir avant de vulgariser son moyen. La garantie la plus sérieuse contre toute surprise et toute déception a été tout d'abord fournie par M. Rarey. Dès son arrivée à Paris, après avoir annoncé et prouvé, par une première expérience, qu'il possédait une méthode particulière, M. Rarey a proposé de la révéler à un jury composé de cinq personnes qui s'engageraient, sur l'honneur, à ne point l'expliquer, mais qui pourraient déclarer leur opinion à son sujet. — Ont été nommés membres de cette commission, MM. le général Danmas, le général Fleury, le baron de Pierre, écuyer de l'impératrice, Olympe Aguado et Mackensie Grives. Tous ont proclamé l'infailibilité de la méthode.

Pendant que la liste de souscriptions se couvre de signatures, racontons les faits extraordinaires dont nous avons été témoin.

Un cheval des écuries impériales, méchant à l'homme et aux autres chevaux, à ce point qu'il allait être réformé, fut le premier objet des opérations de M. Rarey à Paris. M. Rarey s'enferma seul dans l'écurie avec le dangereux animal, et, après un quart d'heure, il demanda un harnais, garnit lui-même le cheval, l'attela au brancard, manœuvra le tilbury comme s'il eût été attelé d'un animal pris au hasard, et l'attelage se comporta on ne peut mieux.

Plusieurs épreuves analogues obtinrent le même succès, et M. Rarey se désespérait de ne plus rencontrer de sujets dignes de ses efforts, lorsque la merveilleuse invention vint aux oreilles de M. de Baylen, directeur des haras, juste au moment où il venait de donner l'ordre d'abattre un étalon du dépôt de Gluny, nommé *Strafford*. Cet étalon s'était rendu coupable de nombreuses tentatives de meurtre sur la personne de chacun des palefreniers qui le pansaient. Depuis plus d'un an, personne n'osant plus approcher ce cheval, on lui jetait à manger par dessus la muraille ou la grille de son box.

Amené à Paris par le chemin de fer, son trajet depuis l'embarcadere jusqu'à Beaumont fut une sorte de campagne héroïque accomplie par une escouade de braves, qui le tenaient à distance par de fortes longues du côté droit et du côté gauche, tandis que la chambrière le poussait par derrière. Enfin, la bête féroce est en cage, et le belluaire s'approche.

A l'ouverture de la porte de l'écurie, l'animal se jeta si violemment sur M. Rarey, que le palefrenier qui lui avait ouvert cette porte fut effrayé pour celui-ci, le saisit par son habit et l'entraîna dehors, en refermant la porte.

Mais M. Rarey, avec la gravité pâle et brave qui ne le quitte jamais, dit qu'il était venu pour faire une chose et qu'il la ferait. Il rentra seul dans le box, et l'on put voir par un guichet ce qui se passa : le cheval, nous a-t-on dit, aurait commencé par ouvrir la mâchoire et saisir le milieu du corps du dresseur, qui resta impassible, ne manifestant ni douleur, ni crainte, ni colère, mais attachant sur les yeux mêmes du cheval un regard puissant, fixe, patient, qui domine, qui fascine, qui magnétise ; puis, étant sûr désormais de sa domination, il lui fit lâcher prise en lui donnant un coup de poing sur le nez.

Il se rapprocha ensuite du cheval et fit alors... ce qui est son secret. Bientôt l'animal, obéissant et tremblant, se couchait à ses pieds, puis il se laissait seller et brider, et M. Rarey le montait dans le manège, au pas, au trot et au galop. A la deuxième leçon, le cavalier se faisait comprendre et obéir sans le secours des rênes ; à la troisième leçon, il trotait et galopait, le cheval débridé, le dirigeant ainsi au milieu de la foule de curieux qui encombraient le manège ; ensuite,

il tirait le pistolet sur son dos, en faisant battre du tambour à côté de lui.

Ce merveilleux succès ne devait pas être le seul de la journée. Un vigoureux cheval arabe avait été amené de Versailles ; ce cheval ne se laisse pas ferrer, et il blesse quiconque essaie de lui lever un pied ; depuis longtemps, le général qui l'a ramené de Crimée est obligé de s'en servir sans fers. M. Rarey descendait *Strafford* au milieu des applaudissements frénétiques de l'assistance, lorsqu'on lui présenta le cheval arabe. Il demanda une demi-heure, s'enferma avec l'animal dans un box, et vingt minutes plus tard, il ramenait le cheval dans le manège, lui levait les quatre pieds, frappait dessus comme fait le maréchal avec le ferretier, lui passait sous le ventre, et mettait chaque pied du cheval auprès de sa figure, en se plaçant de manière à être tué si l'animal donnait une simple détente de jarret.

Le cheval était-il donc stupéfié, anéanti, privé de ses forces ? On va voir que non. M. Rarey le monta ; il galopa dans le manège, où tout à coup le cheval, reconnaissant au milieu de la foule son maître avec qui il a eu des luttes, se mit à ruer pour l'atteindre. M. Rarey le remit bientôt dans l'obéissance et le fit rentrer à l'écurie.

Les expériences étaient terminées, bon nombre des personnes présentes s'inscrivaient sur la liste de souscription, et chacun se livrait à des appréciations diverses.

Les amateurs du merveilleux prétendaient à des sortilèges et racontaient comme quoi M. Rarey aurait circulé longtemps à Philadelphie avec un attelage de deux cerfs. Ils le comparaient à Carter, à Van Amburg et à cette belle jeune fille que tout le monde a admirée au Cirque, domptant avec grâce des bêtes féroces.

Pour nous, qui ne savons rien de la partie secrète de cette affaire, nous pensons que l'intrepidité absolue, la patience à toute épreuve, la volonté persistante et le sang-froid constant de M. Rarey, lui ont révélé les meilleurs et les plus sûrs procédés de la domination légitime et naturelle de l'homme sur les animaux. Il s'adresse au cerveau du cheval pour le déterminer à vouloir tel ou tel mouvement qu'il désire lui faire faire ; c'est là la véritable théorie de l'équitation, et nous sommes enfin sortis de la doctrine qui considère le cheval comme une simple machine. — Edouard Bourdet.

Nouvelles & Faits divers.

Trains de plaisir de Paris à Gènes. — L'administration du chemin de fer le Victor-Emmanuel se propose d'établir au mois de mai des trains de plaisir, de Paris à Gènes et de Gènes à Paris. Le voyage coûtera 40 fr., moyennant 80 fr. les voyageurs venant de Gènes pourront rester quinze jours à Paris et seront ramenés à leur destination.

Un fameux géant, nommé Murphy, se trouve actuellement à Aix-la-Chapelle. On l'a conduit au tombeau de Charlemagne et on l'a fait mesurer son bras avec celui qu'on a conservé du grand empereur. Charlemagne l'a emporté d'un pouce et demi.

Exhumation des restes de Michel-Ange. — Vers la fin de l'année dernière, le 14 septembre, on a soulevé dans l'église de Santa-Croce, à Florence, la plaque de marbre de Saravezza qui recouvre la sépulture des Buonarrotti. A gauche, près de la porte, s'élève le tombeau de Michel-Ange dessiné par Vassari. Si l'ensemble du monument laisse à désirer, les statues, les peintures, l'architecture et les sculptures qui ornent le sarcophage ne sont pas sans grâce et sans

ADMINISTRATION DES POSTES

HEURES DE LA LEVÉE DES LETTRES au bureau de Roubaix.

- Pour Paris, 8^h 15^m mat. — 6^h 30 s. 8^h 30 s.
- Pour Lille, 8^h 15^m matin. — 11^h matin. 4^h 30^m soir. — 8^h 30 soir.
- Pour Tourcoing, 9^h 45^m matin. — 11^h matin. 3^h 00^m soir. — 8^h 30 soir.
- Pour Calais, 11^h matin. — 6^h 30, 8^h 30 soir.
- Pour l'Angleterre, 6^h 30^m soir. — 8^h 30 soir.
- Pour la Belgiq., 11^h matin. — 3^h 00, 8^h 30 soir.
- Pour Lannoy, 3^h 00^m soir. — 8^h 30 soir.

La clôture des affranchissements en numéraire et des chargements de lettres a lieu une heure avant le départ de chaque courrier ; ils sont reçus de 7^h du matin à 6^h du soir.

Le Bureau est ouvert :

De 7^h du matin à 7^h du soir ; Les dimanches et jours fériés, le bureau est fermé à 3^h après midi.

Il manquait jusqu'à ce jour un système de balance-bascule dont la précision fut incontestable.

LES BALANCES-BASCULES perfectionnées ont fait la réputation de l'inventeur, qui est le seul fournisseur des administrations publiques. En employant le fer battu on a paré à l'inconvénient que présentait le peu de solidité des balances en général ; c'est donc une garantie incontestable qui assure la vente des nouvelles balances-bascules, dont le dépôt est établi à Roubaix chez M^lle Deleplanque. Toutes les balances de ce système sont poinçonnées et garanties de première qualité.

du vent, on se barricada. Le lendemain matin, la rosée inonda les prairies et les oiseaux recoulaient sous nos fenêtres.

J'ai recommencé dix fois mon voyage sans pouvoir jamais dépasser le coude de Roussand. En perdant de vue le clocher de notre village, je perdais mes jambes, et je revenais sur mes pas le cœur effrayé. Voilà pourquoi, monsieur, au lieu d'être pharmacien, je ne suis qu'un pauvre herboriste. Pour ne pas quitter mon pays et gagner ma vie, je cherchai des plantes ; bientôt ma réputation s'étendit, et des pharmaciens me chargèrent d'herberiser pour eux. J'ai suivi le précepte d'Horace, j'ai mêlé l'utile à l'agréable : utile dulci, pour finir comme j'ai commencé, par une citation classique.

Ceci dit, l'herboriste gagna une prairie, où je le vis longtemps baissé sous une touffe de bourraches bleues.

S., officier de santé.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Produits de la semaine du 5 au 11 mars 1858.

Nombre de voyageurs, 88,380.	
Produit des voyageurs,	230,224 10
Bagages, marchandises, etc.	720,393 17
Produit total,	950,617 27

Semaine correspondante de 1857.

Nombre de voyageurs, 86,699.	
Produit des voyageurs,	270,424 08
Bagages, marchandises, etc.	667,023 24
Produit total,	937,447 32
Produit total du 1 ^{er} (1858, 9,871,714 66	
janvier au 11 mars. (1857, 9,067,426 67	